Télérama
36 RUE DE NAPLES
75378 PARIS CEDEX 08 - 01 55 30 55 30

06 SEPT 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 643157

Surface approx. (cm²) : 2554

Rentrée en fanfare

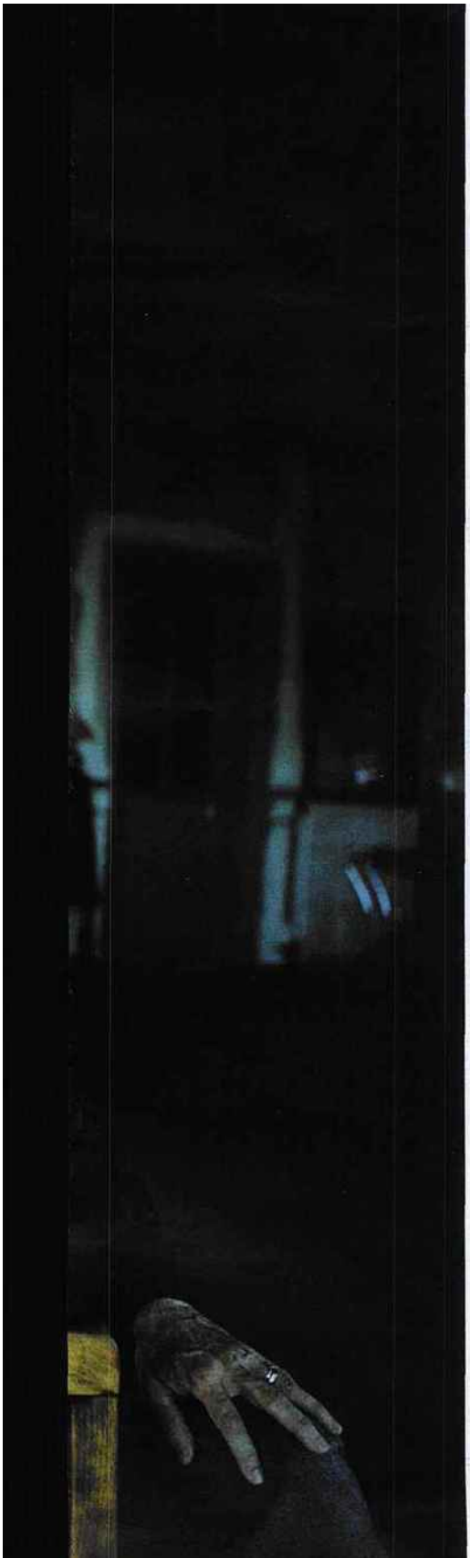
C'est la saison qui veut ça. Au revoir, farniente d'été et festivals au clair de lune. Bonjour, rentrée serrée, programmes chargés et rayons saturés. La culture est aussi une usine, une machine à fabriquer du rêve, des sensations, du savoir, du désir... Et du chiffre d'affaires. Or, comme chaque année en cette période, l'usine frôle la surchauffe : des centaines de romans (voir nos sélections de la semaine passée) se disputent les faveurs des lecteurs, qui sont aussi des auditeurs (on annonce une avalanche de disques), des cinéphiles (riche automne dans les salles), tentés par des spectacles et des expositions en tout genre. Problème : les porte-monnaie ne sont pas aussi extensibles que les appétits. D'où choix radical, et souvent enthousiaste, avec prime aux audacieux, aux inventifs. Nos sélections en quatre familles de cœur : scènes (p. 16), art (p. 22), musique (p. 28), cinéma (p. 36).
Et Philippe Caubère en invité d'honneur.

Comédien, metteur en scène et auteur, Philippe Caubère est un condensé brut d'humanité.

Télérama
36 RUE DE NAPLES
75378 PARIS CEDEX 08 - 01 55 30 55 30

06 SEPT 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 643157

Surface approx. (cm²) : 2554



"LE THÉÂTRE, C'EST UN ACTE SEXUEL"

Caubère

DEPUIS UN QUART DE SIÈCLE, PHILIPPE CAUBÈRE DÉVIDE SUR LES PLANCHES L'ÉCHEVEAU DE SON AVENTURE PERSONNELLE ET THÉÂTRALE. SENSUEL, NARCISSIQUE, BOULIMIQUE, L'ENFANT DU SOLEIL EN SIGNE À PRÉSENT L'ÉPILOGUE, SEUL SUR SCÈNE POUR SIX SPECTACLES. LES MOTS DE LA FIN ? PAS SÛR !

Si ça n'est pas le bout du chemin, ça y ressemble. Pour boucler le cycle de *L'Homme qui danse,* Philippe Caubère se lance cet automne un défi à sa manière : six spectacles en alternance, dont deux inédits, *Ariane* et *Ferdinand.* Six tranches de trois heures seul en scène, à jouer et rejouer des personnages en pagaille pour reprendre la saga autobiographique, délirante et picaresque dont il déroule le fil depuis vingt-cinq ans. Le compte, ensuite, sera peut-être bon. Un épisode pour *La Danse du diable,* en 1981, onze pour *Le Roman d'un acteur* de 1986 à 1993, six pour *L'Homme qui danse* : le colossal fantasme de l'acteur égomaniaque devrait sans doute être assouvi. A moins que...

Au milieu de l'été, dans sa retraite provençale de La Fare-les-Oliviers, entre deux brasses réparatrices et quelques belles bourrasques, Caubère revient sur les passions enfantines, les rêves mégalomaniaques, les trouées d'angoisse et les pics d'inspiration qui font carburer un tempérament de comédien hors du commun.

Télérama : Vous sentez-vous prêt, à présent, à mettre un terme à cette aventure qui aura occupé la quasi-totalité de votre vie d'acteur ?

Philippe Caubère : La raison pour laquelle je suis revenu, avec *L'Homme qui danse,* sur les improvisations de 1980 qui ont accouché de mon premier spectacle, c'est que je voulais reprendre avec plus de vérité l'histoire de ma mère. A l'époque, je n'en avais →

Télérama
36 RUE DE NAPLES
75378 PARIS CEDEX 08 - 01 55 30 55 30

06 SEPT 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 643157

Surface approx. (cm²) : 2554

"C'EST MA MÈRE QUI M'A FAIT DÉCOUVRIR GÉRARD PHILIPE, POUR ME DÉTOURNER DE JOHNNY HALLYDAY, QU'ELLE TROUVAIT DANGEREUX."

→ donné qu'un portrait édulcoré, et j'ai eu envie de la retrouver pour qu'elle m'accompagne encore pendant quelque temps. Son personnage me nourrit et me constitue, j'apprends d'elle tout le temps, et ça me fait du bien d'essayer de voir la vie comme elle la voyait. Le cycle actuel s'achève donc avec sa mort. D'une certaine manière, la boucle est bouclée. Après ça, j'ai envie de me taire. Des improvisations d'origine, il reste un épilogue, que j'ai essayé d'ajouter aux nouvelles représentations, mais ça ne marchait pas.

Jouer six spectacles en même temps, c'est comme, pour un matador, toréer six taureaux, c'est énorme, il y a un équilibre à trouver. Or l'épilogue me faisait chuter. Quand je me suis retrouvé face à cette improvisation finale, autodestructrice, quasi suicidaire, j'ai jeté le gant. Est-ce parce que je ne veux pas tout à fait finir ? Peut-être. Mais ça n'est pas mon problème, je ne fais pas de psychanalyse. L'épilogue, je le monterai plus tard, ou pas... C'est peut-être la part d'inachevé. Par moments, ces derniers temps, j'ai vraiment pensé que je n'arriverais pas au bout. Après la tournée, l'hiver dernier, j'avais besoin d'arrêter. Ça parait bête, mais j'ai des problèmes de sportif : j'avais des douleurs partout, le moral chutait...

Télérama : Sentez-vous que vous allez avoir du mal à décrocher?

Philippe Caubère : Une aventure pareille, c'est à double tranchant : on y renonce difficilement et on a hâte que ça soit terminé. A une époque, je fonctionnais sur l'énergie de fin de jeunesse, mais là, c'est fini. Et pourtant, la jeunesse, je ne joue que ça ! Je vais avoir 56 ans, et je joue ma vie de la naissance à l'âge de 30 ans. C'est parfois cauchemardesque et, parfois, c'est divin. Il y a quelques années, j'ai vu les Rolling Stones à Paris. Jagger devait avoir à peu près l'âge que j'ai aujourd'hui, et ça m'a bouleversé. Il vieillit, mais c'est encore plus beau de le voir incarner cette jeunesse

Télérama
36 RUE DE NAPLES
75378 PARIS CEDEX 08 - 01 55 30 55 30

06 SEPT 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 643157

Surface approx. (cm²) : 2554

Le comédien dans sa retraite provençale de Fare-les-Oliviers.

imaginaire. J'ai ressenti la même chose avec Johnny au Parc des Princes, jouer ses vieilles chansons et remonter le fil du temps. On le voyait repartir, c'était merveilleux. Comme Jean Babilée, que j'ai vu danser, à 55 ans, *Le Jeune Homme et la Mort*, le ballet de ses jeunes années... Ça fait partie de la condition d'acteur de toujours rejouer sa jeunesse, et de s'angoisser comme je le fais. « Est-ce que j'ai l'air gros ? » « Est-ce que j'air vieux ? » Dans la troupe de Molière, la de Brie jouait encore à 60 ans le rôle d'Agnès dans *L'Ecole des femmes*, et quand on l'a remplacée, ça a été l'émeute.

Télérama : Comment l'idée de consacrer l'essentiel de votre vie d'acteur à ce projet s'est-elle imposée à vous ?

Philippe Caubère : Jeune homme, j'étais habité par une ambition démesurée. Je rêvais de refaire le monde sur la scène, de vivre dans un monde inventé par moi. C'est peut-être la seule certitude que j'ai jamais eue dans ma vie, et il fallait que je m'y tienne ! Des acteurs qui jouent au cinéma ou dans des pièces de Molière, il y en a plein, mais des acteurs qui font ça, il n'y en a pas ! Donc il fallait le faire. Vous voyez, c'est une logique de paysan. Simplement, on ne décide pas du temps que va mettre un arbre à pousser. Face à la création, on n'est plus maître du temps, et je n'imaginais pas un instant que ça me prendrait vingt-cinq ans.

Télérama : Adolescent, quand vous rêviez de monter sur scène, vous fantasmiez sur des icônes comme Johnny Halliday et Gérard Philipe.

Philippe Caubère : Gérard Philipe, c'est ma mère qui me l'a fait découvrir, pour me détourner de Johnny justement. Je suis parti à fond dans le rock, quand j'avais 12 ou 13 ans, à l'époque où on commence à se masturber. Les années 60, sur le plan moral, c'était quand même la chape de plomb, et le sujet principal des adolescents, en dehors de la guerre d'Algérie, c'était le sexe, parce que c'était interdit. Or Johnny, c'était l'éruption, l'esprit de révolution, son gigantesque concert place de la Nation en 1963, c'est la première émeute de 1968 avant l'heure, et c'est vraiment lié au sexe.

Ma mère, trouvant ce Johnny dangereux, m'a donné un livre sur Gérard Philipe, avec des photos d'Agnès Varda. Et ça a marché. Ça a fait naître un autre fantasme, asexué celui-ci. Le rêve apollinien, c'était Gérard Philipe, et Dionysos, c'était Johnny. Mais l'important, surtout, était qu'ils s'incarnaient dans des figures d'hommes plus ou moins seuls en scène. Séducteurs certes, mais dans la solitude. Pour moi, la légende de Gérard Philipe ne tient pas tant à son appartenance au TNP ou au Festival d'Avignon, mais à sa présence unique dans un halo de lumière. J'avais un rêve de théâtre comme ça, mégalo, narcissique. Et, seul en scène, j'ai fini par l'être pour de bon.

Télérama : Vous vous rêviez aussi en écrivain ?

Philippe Caubère : J'avais deux obsessions, faire l'amour et faire du théâtre. Et les deux m'étaient interdits. J'écrivais beaucoup, comme tous les ados. C'était d'abord un fantasme de pureté, hérité de l'enfance, comme d'écrire des lettres à sa mère, et au bout d'un moment le déversoir d'une pulsion sexuelle qui ne parvient pas à s'exprimer. Et ça, ça m'a toujours poursuivi. Jusqu'à maintenant. Pour moi, le théâtre est d'abord un acte sexuel – le théâtre du Moyen Age, c'est Dieu, le diable, le sexe... – et pas obligatoirement un acte sexuel dans la noirceur et la mort, mais dans la jubilation. J'ai découvert ça quand j'étais au Théâtre du Soleil, dans les années 1970, avec Ariane Mnouchkine. Quand elle nous a fait improviser pour *L'Age d'or*, avec les masques de la commedia dell'arte, ça a parlé de cul tout de suite. *L'Age d'or* est né de moments de pureté extrême et de déchaînements de sexualité qu'Ariane considérait avec étonnement. Quand le corps se met à parler son langage, il dit la vérité, et sa vérité, c'est le sexe. Les mots ne sont que l'écume de cette énergie. Or on nous a appris à jouer autrement, à dire des textes, à réciter. Mais quand je vois Jagger, je me dis le théâtre, c'est ça ! Malgré tout ce qui l'entoure, on ne voit que lui. Et l'émotion qu'il suscite est sexuelle, érotique et spirituelle. Ça fait venir les larmes aux yeux.

Télérama : Quand avez-vous senti que l'improvisation théâtrale serait pour vous une forme d'écriture ?

Philippe Caubère : J'ai été très marqué par André Benedetto, que j'ai découvert en Avignon en 1968. Il incarnait ce dont je rêvais, l'acte théâtral total, auteur-acteur-metteur en scène-chef de bande-militant. J'étais particulièrement attiré par son écriture, une poésie orgasmique inspirée par les auteurs de la Beat Generation. Moi, j'étais un jeune homme révolté et je voulais lui ressembler, alors j'ai écrit une pièce, *Le Cercle*, un texte convulsif qui a fait rire tout le monde. Un tel bide que je n'ai pas insisté... Je me suis dit : « Je ne suis ni Céline, ni Artaud, ni Benedetto, je suis comédien, il faut jouer », et au Théâtre du Soleil, j'ai eu la chance d'être engagé dans une troupe où la préoccupation principale était l'écriture. Comme Ariane ne savait pas écrire non plus, elle s'était elle-même attelée à la question depuis 1968. Elle travaillait sur une forme d'improvisation qui permet de trouver avec les acteurs les ressorts de l'écrivain. S'il est vraiment dans son personnage, dans son sujet, s'il a trouvé un langage, un style, l'acteur est en effet une sorte d'écrivain qui travaille avec son corps et sa mémoire. Et dans une grande liberté. Il faut que les idées jaillissent comme du sang. L'improvisation donne cette possibilité.

Télérama : Au fur et à mesure, la somme de vos spectacles en a fait votre *Recherche du temps perdu*. Vous citez d'ailleurs Proust parmi vos influences.

Philippe Caubère : Je l'ai lu à peu près au moment où je découvrais les vertus de l'improvisation, et ça a été un choc, comme une rencontre amoureuse. J'ai réalisé que l'imagination, c'est la mémoire, que toutes mes idées fortes étaient liées aux expériences de →

A voir

L'Homme qui danse **(six spectacles) au Théâtre du Rond-Point, du 15 septembre au 30 décembre.**
La Belgique, **cinq spectacles en DVD (Mala Vida).**
Le documentaire *En plein Caubère* (DVD, Mala Vida).

Télérama
36 RUE DE NAPLES
75378 PARIS CEDEX 08 - 01 55 30 55 30

06 SEPT 06
Hebdomadaire Paris
OJD : 643157

Surface approx. (cm²) : 2554

"L'IMPROVISATION DONNE UNE GRANDE LIBERTÉ À L'ACTEUR. IL FAUT QUE LES IDÉES JAILLISSENT COMME DU SANG..."

→ ma vie. Proust écrit que son livre doit être une machine optique, que le lecteur, en lisant la vie de l'auteur, lise sa propre vie ; j'ai eu le sentiment qu'en improvisant, je pouvais essayer d'être comme lui sans être ridicule, sans chercher à copier l'incopiable. Parce que, dans l'improvisation, je deviens comme un enfant, j'ai la force, le pouvoir et le droit des enfants.

Télérama : Dans vos *Carnets de jeune homme*, vous admirez, chez Proust, cette aiguille magique qui dénoue les intrigues, son sadisme infinitésimal. Pensez-vous avoir approché quelque chose de semblable ?

Philippe Caubère : Mon œuvre, si je peux employer ce mot, est l'œuvre d'un jeune homme. Mon œuvre d'homme, je ne l'ai toujours pas faite, je ne la ferai peut-être jamais. Et pour moi, les grandes œuvres sont des œuvres d'homme. J'aime énormément les livres de Charlotte Delbo sur les camps de concentration, et dans l'un d'eux – *Spectres, mes compagnons* –, elle évoque les personnages de la littérature qui lui restaient en tête à Auschwitz. Au premier rang, elle cite la marquise de Guermantes. Pourquoi ? Parce que c'est la plus méchante, et celle qui est décrite avec le plus de méchanceté, donc la plus vraie. Un écrivain a le devoir de méchanceté. C'est l'honneur de l'écriture d'avoir le courage de montrer ses personnages jusque dans l'abomination. Moi, je ne suis qu'un gamin, animé par un mauvais esprit de potache. J'espère que si j'écris à nouveau, j'aurai le courage d'être plus méchant, beaucoup plus méchant.

Télérama : Etait-ce difficile, à l'origine, d'incarner vos proches ?

Philippe Caubère : Au début, c'était très violent. L'autofiction n'était pas à la mode. Je pensais que je ferais simplement des improvisations pour aller mieux, et qu'ensuite, j'allais écrire une pièce, un monologue comique avec des personnages, des allusions, des clés peut-être, mais pas plus. Je me disais : « Je ne vais pas jouer Ariane en public ! Que vont penser les gens du métier ? Que je suis un délateur ? » Quand je répétais le personnage d'Ariane pour ce premier spectacle, j'en étais malade, il m'est arrivé de tomber dans les pommes à l'idée de la jouer. Finalement, j'y suis allé comme en sautant dans un cercle de feu. Mais je n'avais pas le choix, c'était une question de vie ou de mort.

Télérama : Pourquoi ?

Philippe Caubère : J'étais traumatisé par mon départ du Théâtre du Soleil. J'avais connu le paradis, je l'avais quitté, c'était fini. Je n'avais pas du tout envie de faire ce que, logiquement, j'aurais dû faire : voir un agent, faire des films, des pièces de théâtre. J'essayais de monter une troupe mais je n'y arrivais pas, je ne savais pas convaincre les gens. J'étais dans un état second, je pesais 57 kilos, je saignais du nez comme dans mon enfance, j'avais des croûtes sur la tête, je n'avais pas d'argent, je ne savais même pas ce que je cherchais. Mais quand je me suis lancé là-dedans, ça s'est mis à gicler ! Rien ne pouvait plus m'arrêter.

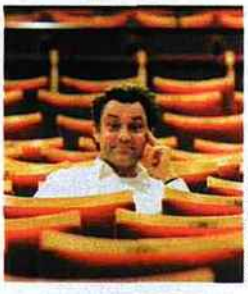
Télérama : Qu'est-ce qui vous a porté à ce point ?

Philippe Caubère : C'est de sentir qu'en jouant ma mère ou Ariane, je jouais bien. Quand j'ai monté *Don Juan* à la Cartoucherie en 1977, j'adorais le spectacle mais je ne me trouvais pas bon, je m'inspirais trop de Mick Jagger et ça se voyait. J'étais dans un système pétri de références, j'avais l'impression de refaire ce théâtre cérébral auquel je ne voulais pas appartenir, je voulais trouver quelque chose de plus populaire à la manière des acteurs que j'aime, Michel Bouquet ou Galabru. Or c'est en jouant ma mère ou Ariane que j'ai senti que je trouvais une vérité. Enfin j'arrêtais de me regarder faire, de me demander si j'étais bon ou pas, joli ou pas. Un acteur pense à ça tout le temps, ça rend frigide et c'est terrible... Là, je suis concentré sur une image intérieure et je la joue. J'ai le sentiment de donner une vraie représentation de la vie. Et c'est ce que les gens me renvoient. Je ne suis pas maquillé, je n'ai pas de perruque et ils voient ma mère. Moi aussi, je vois ma mère, je suis ma mère. J'en retire un plaisir extrême, c'est quasi chamanique.

Télérama : Vous avez dit que vous n'aviez plus votre place dans le théâtre d'aujourd'hui...

Philippe Caubère : J'ai le sentiment que c'est de pire en pire. Peut-être que je n'y vais pas assez, ou que j'y vais mal, mais la plupart du temps, je me sens étranger à la façon de penser le théâtre aujourd'hui. Je suis davantage en phase avec des romanciers comme Christine Angot, Michel Houellebecq, ou Jean-Paul Dubois que j'ai découvert tard, et avec qui je sens une proximité merveilleuse : son imagination, son humour en font un frère pour moi. Je puise dans son travail... Alors que depuis des années, quand je vais voir un spectacle, je n'en retire rien. C'est affreux d'être passionné de théâtre et de s'ennuyer de la sorte, ça me fait penser à l'époque où je jouais Tchekhov avec Otomar Krejca – que j'adore –, et où je m'étais endormi sur scène... On ne peut pas accepter ça, même pour gagner sa vie ! Aujourd'hui, je vais voir des spectacles et j'ai l'impression d'être à l'école. Or j'ai gardé une rancune terrible contre l'école. Moi, je cherche quelque chose qui représente la vie, dans la lignée de ce que j'ai appris au Théâtre du Soleil, chez Molière, Proust, Céline. Or le théâtre actuel a horreur de ça. Il me semble dans la même impasse que celle où la peinture contemporaine est restée pendant des années, et ça m'emmerde. Pour moi, le théâtre est un lieu d'exorcisme, de sorcellerie, de rire, d'inquiétude, d'émotion. Pas un endroit où on nous fait la leçon ●

Propos recueillis par Laurent Rigoulet
Photographies : Léa Crespi pour Télérama



MICHELE LAURENT

Philippe Caubère en 6 dates

21 septembre 1950 : naissance à Marseille
1971-1976 : comédien au Théâtre du Soleil, avec Ariane Mnouchkine. Joue dans *1789, 1793*, et *L'Age d'or*
1977 : interprète Molière dans le film d'Ariane Mnouchkine
1981 : Premières improvisations et création de *La Danse du diable*
1989 : joue dans *La Gloire de mon père* et *Le Château de ma mère*, d'Yves Robert d'après Pagnol
1999 : publication des *Carnets d'un jeune homme*, chez Denoël

Lire le n° 9 des *Carnets du Rond-Point*, consacré spécialement à Philippe Caubère.